

## DU MYTHE AU MONDE, LE GANGE BOUILLONNANT DE LA LITTÉRATURE INDIENNE

### Les pouvoirs du mythe dans un pays de conteurs d'histoires

En l'année 3139 avant notre ère, loin, très loin, au cœur de la grande plaine gangétique du nord de l'Inde, une querelle familiale dégénéra en la plus grande guerre de tous les temps. Il y eut bien des conflits avant le champ de bataille de Kurukshetra et il y en aura bien d'autres après mais ce conflit fratricide entre les cousins de Kuru fut tellement déterminant qu'il constitua et constitue toujours le point central de la mythologie en un filigrane continu de l'histoire de l'Inde, tant la mythologie et l'histoire de cet immense pays semblent couler unis dans le même fleuve d'un seul conte.

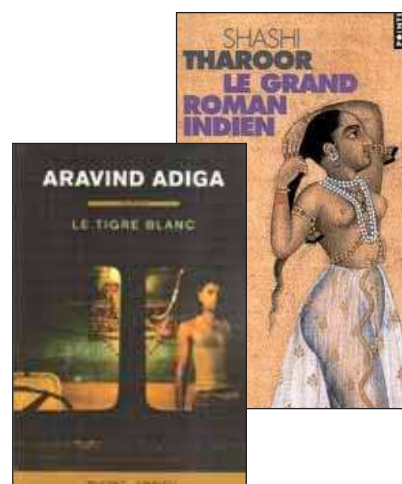
Cette gigantesque guerre est le destin de l'épopée du *Mahabharata* qui, racontée depuis cinq mille ans, des millions de fois, sous autant d'angles, est toujours la même histoire foisonnante, captivante et éternelle du courage, de la victoire, de la défaite et de l'humilité, de la morale et de la tricherie, de la fidélité et de la trahison... C'est la plus grande histoire jamais écrite parce qu'elle contient la palette entière des émotions, des espoirs, des vertus et des vices de l'humanité. Seule l'œuvre de Shakespeare, et encore dans sa totalité, est-elle peut-être capable de rivaliser avec celle qui, par ses cent mille shlokas, ses quatre-cent mille vers, dépasse plusieurs fois l'*Iliade* et l'*Odyssée* réunis.

À peu près au même moment, vivait Satyawati - fille du roi Uparichara et chef des pêcheurs - que ce dernier avait trouvée dans

le ventre d'un poisson gigantesque ; elle était plus belle que les méandres du fleuve Yamuna mais dégageait une épouvantable odeur de poisson. Le sage Parashar tomba fou amoureux d'elle à l'instant même où il la vit et la conduisit en bateau vers une île mystérieuse où, grâce à ses pouvoirs magiques, il substitua un fabuleux parfum de fleurs à sa puanteur. Satyawati et Parashar eurent un fils, Vyasa, né sur l'île, mais dont son père fit un ermite au plus profond d'une forêt tandis que Satyawati revint chez Uparichara.

Vyasa, qui deviendra le grand écrivain immortalisé par l'hindouisme, entendit bien des conteurs raconter le *Mahabharata* ; lui-même joua un rôle important dans les événements qui avaient précédé la grande bataille. Il décida donc de le raconter en sanscrit et en vers afin que l'interminable poème puisse être mieux retenu. Mais comment raconter - à une époque où le livre n'existait pas encore - une histoire si longue, si complexe, tissée par tant d'autres histoires et jouée par tant de personnages ? Il pria Brahma de lui donner force et détermination. Brahma qui connaissait parfaitement les péripéties passées et celles encore à venir de l'épopée lui conseilla de faire appel à Ganapati Ganesha, le dieu-éléphant, fils de Shiva et de Parvati, connu de tous pour sa culture et sa mémoire.

Ganesha accepta d'aider Vyasa mais à une seule condition : « jamais tu ne t'arrêtes dans ton récit, ainsi, moi aussi, j'écrirai sous ta dictée en un flot continu ». Ils se mirent donc à un travail gigantesque qui leur prit d'innombrables années.



Et puisque la caractéristique d'une histoire est qu'elle ne se fige jamais dans une seule version définitive, Suka, le fils de Vyasa, entreprendra à son tour de raconter l'histoire des amours et des haines du *Mahabharata*, à la suite de son père...

### Une tradition narrative ininterrompue

Aujourd'hui, ce sont les enfants-écrivains de Vyasa et des auteurs des autres grands textes de l'Inde, - le *Ramayana*, les *Vedas*, les *Upanishads*, les *Puranas*, les *Shastras*, les *Sutras* - les conteurs d'histoires de l'Inde des vingtième et vingt-et-unième siècles qui - nés et portés jusque sur nos rivages par cette même grande vague de fond narrative des mythes d'il y a plus de cinq mille ans - viennent nous raconter, sans s'arrêter - comme Vyasa - les histoires que bien des écrivains occidentaux ne racontent plus à leurs lecteurs. Ces nouveaux conteurs indiens ont pour noms V.S. Naipaul, P.K. Bakkrishnan, Amitav Ghosh, Vikram Seth, Salman Rushdie, Anita Desai, Aravind Adiga, Tarun Tejpal, Tishani

Doshi, K. Satchidanandan, Jaspreet Singh, Gurcharan Das, Suketu Mehta, Pankaj Mishra, Vikram Balagopal, Rajesh Devraj et tant d'autres...; ils sont indiens, romanciers, essayistes, poètes, auteurs de romans graphiques; ils écrivent en hinglish, en hindi, en ourdou, en bengali, en malayalam...

Et parce qu'en Inde, de génération en génération, de père en fils, de mère en fille, d'aïeul en petit-fils, du plus grand âge au plus jeune, on ne cesse jamais de raconter des histoires dans une tradition ininterrompue empreinte de mythes et d'épopées, de traités et de poèmes, ces écrivains nous livrent des fictions imprégnées consciemment ou inconsciemment par les leçons et les morales de ces mythes qui, pour cette raison, tendent vers l'universel car toute littérature structurée par la mythologie prend le chemin de l'universalité.

Quand Shashi Tharoor écrit en 1989 son trépidant *Grand roman indien*, c'est pour mieux y actualiser les péripéties du *Mahabharata* au contact des événements historiques de l'Inde moderne depuis son indépendance à l'assassinat d'Indira Gandhi... Lorsque, plusieurs années auparavant, en 1973, P.K. Balakrishnan compose en malayalam son impressionnant *Ini njan urangatte* (*Et maintenant, laissez-moi dormir*) qui fut couronné par des prix littéraires et des ventes impressionnantes, c'est pour mieux souligner les histoires de Draupadi et de Karna – personnages centraux du *Mahabharata*...

Quand le journaliste d'investigation et romancier Tarun Tejpal nous livre son sublime *Loin de Chandigarh*, roman construit autour d'une découverte dans l'Himalaya qui bouleverse à jamais, dans les années quatre-vingt-dix, le destin d'un jeune couple de Chandigarh et qui a marqué un véritable tournant dans la perception de la littérature indienne en France en 2005, il se rend compte que son roman

est structuré en cinq grandes parties comme le *Mahabharata* sans qu'il l'ait jamais décidé... Lorsque, aujourd'hui, le trentenaire Vikram Balagopal écrit son roman graphique – *Smian* – il le fait en s'inspirant avant tout de l'histoire de Hanuman dans le *Ramayana* que l'auteur mêlera même dans sa fiction à un épisode du *Mahabharata*...

Les voyageurs en Inde auront remarqué l'incroyable vitalité et l'actualité des grands mythes hindous au quotidien du pays tout comme les lecteurs de 2012 seront saisis par leur indéniable présence dans la littérature indienne, notamment chez les jeunes écrivains; ce qui, en conférant une dimension universaliste à leurs romans, leur amène des lecteurs du monde entier. Et face à ce constat, on ne peut que se poser la question de ce qui est advenu, dans notre occident littéraire, de la connaissance, de la résonance et de l'opportunité créatrice, aujourd'hui, des multiples aventures et des mythes nés sur les versants de l'Olympe? Où sont donc passés les enfants-raconteurs d'Homère?!

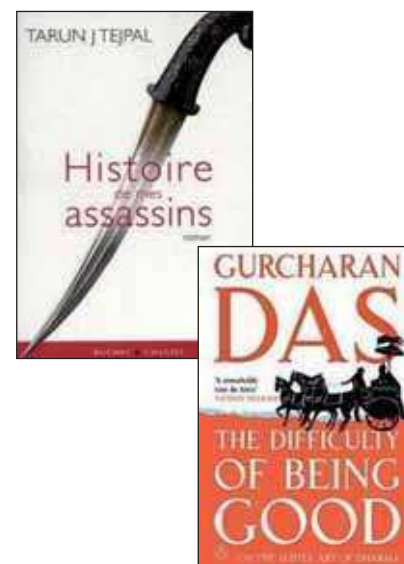
### Une économie forte apporte une littérature forte

L'Inde est aujourd'hui, avec son milliard deux cent millions d'habitants – le sixième à elle seule de la population mondiale – la troisième puissance planétaire pressentie pour dépasser la Chine en 2030 et l'économie américaine dès 2045. Jouissant depuis le début des années quatre-vingt-dix d'un taux de croissance insolent et faisant partie des pays dits émergents (les BRICS), elle est en 2012 la première puissance mondiale du Software où il s'y vend vingt millions de téléphones par mois. Composée récemment de trois-cent-cinquante millions de classes moyennes, elle arrive juste derrière les États-Unis en ce qui concerne le

marché du livre de langue anglaise estimé à trois cent millions de lecteurs potentiels. Plus de 60 % de sa population ont moins de trente-cinq ans...

Tout comme l'économie américaine florissante nous a amené les géants littéraires de l'après seconde guerre mondiale, les Roth, les Updike, les Mailer..., tout comme celle de l'Amérique latine dans les années soixante-dix et quatre-vingt nous a dévoilé les sagas époustouflantes des Marquez et des Fuentes, le sous-continent indien nous offre, depuis une vingtaine d'années, le souffle régulier, puissant et chamarré d'une littérature époustouflante de vérités et de proximité avec nous, écrite surtout en anglo-indien et dans une moindre mesure, pour l'instant, traduite de ses langues régionales; que ce soit par le truchement de ses romans et essais écrits directement au plus près de la chair de l'Inde ou par celui des œuvres littéraires nées de sa diaspora.

La raison de la présence urbi et orbi de cette houle littéraire indienne, au-delà de son enracinement dans la mythologie et de sa diffusion due à la vague mondiale des prouesses économiques du pays, est que l'Inde est un véritable pays-monde avec sa mosaïque démographique et sociologique de forces et d'aspirations mais aussi



## DU MYTHE AU MONDE, LE GANGE BOUILLONNANT DE LA LITTÉRATURE INDIENNE

de lignes de faille vertigineuses. Car n'y a-t-il toujours pas en Inde au moins cinq cent millions de personnes vivant avec moins de deux dollars par jour, cent quatre-vingt millions d'Intouchables, quarante millions d'enfants laissés à eux-mêmes dans les rues de ses mégapoles, neuf cent quatorze filles pour mille garçons, quarante pour cent d'analphabètes, entre six et huit mille castes et sous-castes, un million de révoltés, des politiques trop souvent gangrénés par la corruption et, avec ses douze religions principales, n'est-elle pas le pays des conflits religieux les plus violents ?

### L'Inde, un pays-monde

En d'autres mots, l'Inde (et c'est sans doute ce qui en fait le pays le plus complexe de la planète) est le miroir de la diversité de notre monde. Elle semble le contenir tout entier en ce qu'il a de multiple, de moderne, d'archaïque, de porteur d'espoirs et de prémonitoire. Ses enjeux et ses écueils de caste, de langue, de pouvoir et de corruption résonnent aux oreilles de la plupart des pays de la planète tout comme ses romans et ses essais - sous les plumes tour à tour virulentes, cyniques et compassionnelles d'un V.S Naipaul, d'un Rohinton Mistry, d'un Aravind Adiga, d'un Tarun Tejpal, d'un Pankaj Mishra- se font l'écho des mêmes failles et des mêmes violences qu'ailleurs aux oreilles des lecteurs, là encore, du monde entier.

En 2008, le Booker Prize a couronné le jeune Aravind Adiga, pour son très nouveau et très amoral *Tigre blanc*, dernier en date d'une lignée d'écrivains indiens ayant reçu cette prestigieuse récompense, après V.S Naipaul en 1971, Salman Rushdie en 1981, Arundhati Roy en 1997 et Kiran Desai en 2006, des auteurs indiens qui, pour la plupart, ont dénoncé les dérives de misère, de caste et de

classe dans leur pays. *Le tigre blanc*, écrit au scalpel, narre l'ascension d'un jeune hors-caste du Bihar qui devient entrepreneur à Bangalore après être passé -impuni- par le vol et le meurtre. S'il s'est aussi vendu à plusieurs millions d'exemplaires de par le monde, c'est qu'il a su, par l'évocation fictive de pratiques répréhensibles s'étant déroulées en Inde, se faire l'écho de pratiques hélas souvent identiques dans la plupart des pays du monde.

En 2009, le très engagé et lyrique *Histoire de mes assassins* de Tarun Tejpal confirme le tournant résolument politique pris par une partie des fictions indiennes. Ce roman met en scène Chaku, Kabir M, Kaliya, Chini et Hathoda Tyaghi, cinq enfants qui passeront de l'innocence aux meurtres parce qu'ils rencontrent sur leur chemin, les cinq failles sus-nommées de l'Inde. Le temps littéraire des mahajarahs, de l'exotisme, des épices, voire des mariages arrangés, semble, à quelques exceptions près, bien révolu. Il laisse la place à un nouveau présent littéraire de la conscience, de l'engagement, sans concessions, sans compromis et articulé autour d'enjeux planétaires. Place est faite aussi à une langue littéraire anglaise mâtinée d'autres langues indiennes, plus confiante, seule alchimie capable de contenir et traduire le vacarme, la foule, les excès, les émotions, les passions, la complexité et les contradictions au quotidien de cette immense nation que le carcan d'une langue anglaise classique -qui dénote plus qu'elle ne connote- peine à exprimer dans leur entièreté.

Le monde du vingt-et-unième siècle -avec ses démocraties confirmées ou à venir- a énormément à apprendre de l'Inde et des défis qui la provoquent. Afin de mieux affronter les incertitudes éthiques de notre planète, certains de ses écrivains, sentinelles visionnaires et universelles dans le sillage de



© Thomas Don

De gauche à droite Aravind Adiga, Ilija Trojanow et Marc Parent

Marc Parent, formé et diplômé en lettres modernes et en littérature comparée en France et aux États-Unis, travaille dans l'édition internationale depuis vingt-six ans.

Éditeur de littérature étrangère -notamment indo-pakistanaise dont il est passionné- il a monté au cours de ces dix dernières années un catalogue en français des plumes les plus prestigieuses de l'Inde et du Pakistan, considéré comme le plus complet d'Europe.

Aujourd'hui, depuis huit mois, il a retrouvé les marchés du livre internationaux ; il est agent littéraire international à Paris d'où il représente dans le monde entier des auteurs surtout étrangers, plus particulièrement issus du sous-continent indien. mparent@ajaf.fr.com

Vyasa, reviennent aux ambiguïtés et aux dilemmes inhérents aux épopées mythologiques comme le *Mahabharata*. À l'instar d'un Gurcharan Das dont le dernier ouvrage nous invite à méditer sur la difficulté d'être bon au travers d'un essai remarquable sur l'art subtil du Dharma (ce concept fondamental du devoir intérieur et du chemin juste et intuitif vers le bien) et nous suggère que notre monde ressemble de manière bien étrange et presque inquiétante à celui de la grande épopée fratricide des Pandava et des Kaurava. □

**Marc Parent**

*Nouvelles de l'Inde n° 410*